

et grâce surtout aux efforts de M. Dickinson, qui, depuis le moment où il a enfoncé le pistolet, n'a cessé de demander l'ordre du jour avec une constance exemplaire. Le vice-président semble lui-même vouloir passer outre sur ce déplorable incident, et commence la phrase sacramentelle: "La question pendante devant le sénat..." Mais M. Benton l'interrompt; il demande une enquête sur ce qui vient de se passer. "Un pistolet, dit-il, a été apporté ici pour faire feu sur moi, pour m'assassiner. Je l'ai apporté pour me défendre, répond M. Foote; j'ai été informé qu'on devait tirer sur moi."

M. Benton se défend énergiquement de l'espérer de quel-à-propos que ces paroles semblent lui imputer, et insiste pour que le sénat prenne cette affaire en main.

Enfin après des observations pleines de convenance de Messieurs Hale et Dodge (du Wisconsin), le sénat détermine, sur la motion de M. Mangum, qu'il sera nommé un comité de sept membres, chargé de faire une enquête et de présenter tel rapport qui lui paraîtra convenable.

"Il va sans dire que la presse de tous les partis n'a eu qu'une seule voix pour condamner la scène qui est venue si inopinément déshonorer l'enceinte sénatoriale."

Correspondance Lyonnaise.

Lyons..... mars 1850.

M. L'EDITEUR.

La grande nouvelle à l'ordre du jour, c'est le résultat des élections. La consécration est dans les rangs du parti modéré la joie bruyante est dans le camp des rouges et socialistes. Sur 33 élections, il y a à peine 10 candidats modérés élus, tandis que sont sortis de l'urne électorale les noms les plus anarchiques et les plus violents. Ce résultat m'a beaucoup plus affligé qu'il ne m'a étonné; quoi de plus naturel, en effet, qu'une loi de révolution fût triompher les révolutionnaires! Les choses sont étonnément logiques en France. Les idées révolutionnaires ont produit la république; et après elle viendra le socialisme. Un jour viendra, et il n'est pas éloigné où tous les éléments d'ordre s'échapperont successivement au pouvoir. Nous sommes une démocratie sans autorité, sans frein, sans lois, si je puis m'exprimer ainsi, et livrée à la merci d'une presse licencieuse et révoltante! ... Le choix des noms des candidats rouges, le commentaire qui les a accablés dans les réunions électorales n'ont laissé aucun doute sur le caractère et le but des élections socialistes, qui signifient: Triomphe du socialisme, réhabilitation des insurgés de juin, annulation de l'arrêt de la haute cour de Versailles. Les électeurs n'ont pas reculé devant un pareil drapeau. Ceux qui avaient vaincu par les armes l'insurrection de juin 1848, ont fait triompher cette insurrection en 1850 par le scrutin électoral. Les renseignements constatent que c'est surtout le petit commerce, les boutiquiers jaloux qui ont donné le plus grand nombre de voix aux socialistes. Ces petits commerçants sont tous et toujours les mêmes; dès qu'ils ont un peu de vente et de bonheur, ils mettent leur amour propre à traquer et à briser le gouvernement qui les protège!

Que voulez-vous que les puissances étrangères concluent avec nous quand elles voient que nous avons un gouvernement si faible et une politique si mobile? Il faut s'attendre pour l'année 1850 à de grands événements. En présence de tant d'événements notre gouvernement a impérieusement besoin de calme, de fermeté, de prévoyance et de promptitude dans les déterminations; mais je vois avec douleur qu'il n'a rien de tout cela. Faudrait-il donc que nous buvions le calice jusqu'à la lie et que nous dévorions en silence notre honte? L'Europe nous contemple, elle attend avec anxiété la caduque que nous allons tenir, et pourtant nous agissons en lâches. Encore un peu de temps et nous serons en proie à un monde civilisé. Pourquoi faut-il qu'un infernal esprit de révolution ait soufflé sur nous? Pourquoi faut-il qu'à côté de cette gloire et unique galerie de portraits que les étrangers admirent dans les riches galeries de Versailles, il faille peut-être y placer des physionomies honteuses et humiliantes pour la France!...

Toutes ces alarmes, toutes ces inquiétudes, tous ces violents orages ne paraissent pas plus remuer le président de notre république que l'amour de la gloire de notre pays, tant possédés par son oncle! Entièrement livré à ses plaisirs et à son flegme, N. Bonaparte ne vise qu'à trois choses: jouir de la vie, plaquer à l'Angleterre et être agréable aux Cantons Suisses. Sans prétexte que ces deux nations lui ont accordé l'hospitalité, il préfère la honte et la confusion de sa patrie à une sage et énergique justice contre toutes deux. N'est-il donc pas Français avant tout? Ignore-t-il donc qu'un roi de France doit porter la main à son épée et non à son chapeau quand les circonstances l'exigent? A ce sujet je vais transcrire un passage d'un journal de France intitulé: la Grèce et la France. "Un gouvernement attentif, en face de l'Europe, aux droits les plus sacrés d'un peuple, droits garantis par la France. L'Angleterre bloque la Grèce et la ruine pour un siècle. Où donc est la France, non seulement pour protester, mais pour porter un défi à ce gouvernement, au nom du droit et de la justice? Qu'est devenue la France de Duguesclin, de Charlemagne, de Richelieu, de Condé, de Bayard, de Henry IV, de Louis XIV, de Turenne et même de Louis XVI, et, si nous osons, le dire, de l'Empereur Napoléon? C'est la Russie qui prend la défense du faible contre le fort! Il y a plus. Cette France, amoindrie, amoindrie, effacée par les révolutionnaires et les athées politiques, est choisie pour arbitre pour l'Angleterre même! Ce choix n'a-t-il été fait pour prouver la décadence entière de notre malheureux pays! N'est-il pas une dérision, un défi porté à notre insignifiance, à notre faiblesse! Où donc est l'om-

bre d'un résultat obtenu par cet arbitrage?" (1) Ces lignes, écrites avec indignation et douleur, prouvent avec vérité ce qu'est devenue notre pauvre patrie.

Autrefois si le fort voulait opprimer le faible, la France intervenait en faveur de ce dernier. Si on avait l'air de vouloir poursuivre et de la braver, elle répondait à une pareille insulte par la conquête d'un royaume ou tout au moins par une victoire. L'histoire est là pour attester notre gloire et notre splendeur et pour proclamer bien haut les talents éminents et les héroïques vertus de nos pieux chevaliers et puissants rois.

Maintenant nous n'avons pour gouvernants que des athées et des matérialistes, imbus d'orgueil, d'égoïsme et de faux préjugés. L'honneur souverain de la patrie ne les inquiète pas; que leur importe ce que pensera l'Europe attentive à nos actions; pour le moment ils possèdent des places, de l'oren abondance, ils jouissent du présent sans penser au lendemain. Ils dorment les insensés sans penser que même l'ennemi intérieur de l'ordre social s'empare sans relâche la cité qui les renferme et qui est prête à les dévorer. En réfléchissant sur l'état actuel de la France et sur son avenir, on a un vaste sujet de conversations et d'appréciations diverses. Les uns espèrent un ciel serein après la tempête, les autres désespèrent de la patrie, le plus grand nombre flotte et doute entre l'espérance et le découragement. Les hommes d'esprit, les penseurs, sont toujours disposés à voir les choses du côté le plus triste; ils trouvent une certaine jouissance à expliquer les causes qui leur font désespérer de l'avenir de la France. Ils disent des choses sinistres et en les écoutant l'âme est accablée d'une profonde tristesse.

Si on parcourt l'histoire des peuples et qu'on s'arrête aux chapitres sur la Pologne, ne pourrait-on pas en effet y voir la France? A la fin du dernier siècle la Pologne était encore une grande nation, un courage chevaleresque, qui dans les siècles précédents avait jeté un grand éclat; et pourtant elle a succombé sous ses vices, ses haines intestines, ses partis stupides et son faible et mobile gouvernement; et malgré son grand courage elle a été partagée entre trois puissances qu'elle avait vaincues ou protégées. La France parait suivre la même marche que l'héroïque Pologne. Quelle tremble qu'un héros Français ne dise à son tour, après d'inconcevables mais impuissants efforts: Finis Francia! Si l'on continue à marcher dans les voies funestes qui ont conduit subitement le pays sur les bords de l'abîme, la France périra. Mais une lueur effrayante et sinistre éclaire la profondeur du gouffre, espérons que quelques millions de citoyens auront la sagesse et le courage de reculer et, en levant la tête vers le ciel pour implorer la divine providence, de crier selon l'antique usage: Vive la France. Pour moi, je crois que la France ne doit pas périr; il y a encore tant de nobles qualités dans cette nation aux grands souvenirs, tant de bienveillance, tant de charité, tant de courage guerrier, tant de bon sens et surtout tant de religion profondément enracinée. Tant de vertus héroïques et généreuses, quand elle n'est pas aveuglée et dominée par les passions. Il y a en des villes maudites de Dieu et livrées à la destruction; mais sans doute, il n'y a eu plus un seul juste pour prier et les sauver. Mais que de justes, que de saints encore en France pour arrêter le bras du Dieu vengeur et conjurer notre ruine.

Pour vous prouver, Monsieur, combien la foi est encore vivante chez nous, même dans les cœurs qui passent pour les plus endurcis, je vais vous citer un fait qui m'a pieusement attendri. Il a peu de jours, j'allai profiter des magnifiques myons du soleil sur la belle place Louis le Grand. Le 9e régiment de dragons en garnison à Lyon faisait le tour de la place. A l'angle d'une des rues aboutissant à la place, il a rencontré le saint sacrement que l'on venait de porter à un malade de la rue Billomdière. Aussitôt le colonel fit arrêter son régiment. La musique et l'avant garde qui était déjà un peu éloignées revinrent sur leurs pas. Alors tout le régiment s'est courbé de face et la musique à l'exécution pendant le passage du saint sacrement une de ces symphonies qui lui ont acquis une grande réputation. A mesure que le saint vintique passait devant les soldats, j'ai vu plus d'une tête se courber religieusement, et plus d'une vieille monnaie grise mouillée d'une larme de joie et d'attendrissement. C'était en effet quelque chose de grandiose de voir environ 1900 hommes, armés en bataille, admirables et imposants de discipline, de bonnet tenu et de costume sévère, dont les casques reflétaient les feux du soleil, d'une main saluant le roi des armées avec leur sabre et de l'autre retenant leur vigoureux coursier noir. Cet acte de foi sublime a profondément édifié de nombreux promeneurs que le beau temps avait attirés sur la place et on a fait tout autant de témoins oculaires qui ont vu l'homme rendu à la religion par de braves et bons soldats. De tels exemples sont bien plus faits pour sauver la société que tous les beaux discours du monde.

Les champions du protestantisme, profitant, sans doute, de notre dissension et de notre apparence de peu de foi, se remuent beaucoup en France pour lâcher de séduire quelques prosélytes. Colportage de bibles, de petits livrets, vies de Martin Luther le lâche apostat, paroles fallacieuses, tout est mis en mouvement. Mais jusqu'à ce jour ils ont échoué contre le simple bon sens de nos populations des villes et des campagnes, je crois fort qu'il en sera toujours ainsi: car quelle croyance ajouter à une religion qui est divisée en tant de branches? Et depuis aussi, où trouver du dévouement, du désintéressement, une charité

te ardente et une constance à toute épreuve dans leurs rangs, déjà si clairs? Ils auront beau faire, Messieurs du Luthéranisme et du Calvinisme, malgré leurs bibles répandues avec profusion, malgré leur air patelin, ils ne viendront jamais à bout de gagner des âmes à eux. Il pourra bien se faire qu'ils enrôleront quelques intrus, quelques gens sans foi ni loi, mais pour des personnes de bon sens et de bonne foi, jamais, mille fois jamais. Ah! c'est que la religion apostolique et romaine, elle, va droit au cœur, ravit par ses célestes préceptes, par ses immortels dogmes, par la sainteté et le sublime courage de ses ministres, par la mémoire de ses héroïques martyrs, par le cortège de tous ses saints; tandis que les mesquines doctrines de Martin Luther n'ont rien qui aille au cœur et qui soit sublime. Tout y prêche le relâchement et la froideur. Se sont-ils jamais acharnés dans des bagues, dans des contrées lointaines et dangereuses? Ont-ils bravé et supporté les privations et les souffrances inouïes de nos chers missionnaires? Ils entreprendront bien quelques voyages, déclareront bien dans quelques lies; mais il faut qu'ils soient certains d'y trouver de la sécurité et du bien-être. Le danger, la souffrance, ils les fuient avec effroi. Quand on considère le bien que vingt religieux ont fait dans nos trois grands bagues, quand on voit couler tant de larmes d'attendrissement sur des visages qui ont reflété tous les vices et tous les crimes, cette seule considération-là n'est-elle pas déjà bien significative? Quand est-ce, en effet, que le Protestantisme a obtenu de pareils résultats? Mais aussi, quand est-ce qu'il s'est introduit parmi ces hommes marqués au front du mépris et de l'horreur des autres hommes, bannis du sein de la société par les lois pénales, fuis comme des êtres horribles? Quand est-ce qu'on l'a vu descendre jusqu'à ces volants, ces assassins, etc., partager le poids de leurs chaînes, manger de leur pain, boire de leur eau, partager même leur dure couche, comme ont fait ces religieux à Toulon, à Brest et à Rochefort?

Nous avons encore assisté depuis quelque temps à une nouvelle crise ministérielle; on a cru que le ministère en masse allait donner sa démission, mais il n'y a eu que M. Ferdinand Barrot de sacrifié. J'apprends à l'instant que M. Baroche le remplace au ministère de l'intérieur. Rien ne sera donc modifié dans la politique du gouvernement. Toujours les mêmes hommes et par conséquent, toujours les mêmes actes. Le Président de la République fait faire des démarches auprès des principaux membres de la majorité pour les rallier à lui. Ceux-ci paraissent disposés à y répondre. Il avait même été question sérieusement de nommer ministres Messieurs Berryer, Thiers et Molé. M. Molé a répondu qu'il était prêt à accepter, mais avec le concours de ces deux Messieurs, qui représentent dignement les deux grandes fractions de la majorité. Malgré toutes les négociations et toutes les avances de Louis Napoléon, les honorables MM. Berryer et Thiers n'ont pu se décider à faire partie d'un nouveau cabinet. Ainsi, pour le moment, à l'exception de M. F. Barrot, tous les membres restent dans leurs ministères respectifs. Vous voyez que le calme et l'union tendent encore à se refaire. Des bonheurs surviennent périodiquement; on entend le fragile édifice craquer, on s'attend à le voir sombrer, mais tout aussitôt les flots s'appaisent, un rayon de soleil perce les nuages, la confiance et l'espoir renaissent. Notre existence est suspendue chaque jour entre la vie et la mort. Jamais l'homme n'a été plus faible, moins maître de sa destinée; jamais donc il n'a eu plus besoin d'en appeler à la Providence.

Enfin la loi sur l'enseignement est définitivement votée. Tous les articles ont été adoptés les uns après les autres, et l'ensemble général de la loi l'a été par 399 voix contre 319. Cette loi, il est vrai, laisse beaucoup à désirer, mais elle est préférable sous beaucoup de rapports au statu quo. M. Lamartine est fier de n'avoir pas pu prononcer le discours qu'il avait fait et écrit à grande peine contre la dite loi. Depuis plusieurs jours il récitait à ses amis des passages de cette impopulaire loi qui n'était qu'une contre-façon du discours de Papostat Victor Hugo. La majorité a fait rentrer par un coup de question préalable, cette harangue universitaire et Voltairienne dans la gorge de l'ex-membre provisoire du gouvernement, et lui a épargné la honte d'un nouvel acte d'apostasie et de réprobation.

Vous avez déjà appris que la démagogie parissienne et même départementale a depuis quelque temps couronné au pied de la colonne de Juillet en guise de manifestation; c'est une idée comme une autre pour maintenir l'effervescence. Pourtant on ne peut se le dissimuler, il existe dans les bas-fonds de notre société une agitation toujours croissante. Travaillés par les sociétés secrètes et les livres incendiaires, les esprits s'aigrissent et s'exaltent de plus en plus. Il faut nous attendre à voir cette agitation s'accroître de plus en plus, jusqu'au débordement des fureurs et des haines.

Tantais encore beaucoup de choses à vous dire touchant notre patrie; mais déjà j'en tends la trompette du conducteur qui annonce que le Courier de Paris va partir; je remets d'autres détails à ma prochaine. Aujourd'hui je vous ai parlé des élections; j'aurai alors sans doute à vous donner le détail des premières entrevues et libations de nos montagnards pour fêter les nouveaux venus.

Passons rapidement en revue le monde Européen et souhaitons-nous bonne santé. Les bruits de retour du Saint Père à Rome, se remuent en vogue avec constance; l'entrée de Sa Sainteté, aura lieu le 6 Avril, assure-t-on — Rome est tranquille.

Le siège de l'idée révolutionnaire en ce moment est à Turin; la glorieuse maison de Savoie si grande l'épée à la main, est en lutte avec de misérables écrivassiers, des avocats sans causes, des barricadeurs sans patrie, qui menacent son existence. Les révolutionnaires sont destinés partout à livrer la patrie à l'étranger. L'armée Piémontaise fidèle à son roi, gémit de ses humiliations et ne demande qu'une occasion pour secouer ce joug ignoble de Jacobins lâches et rampants. — Un fait de lâcheté, rien n'est comparable en ce moment à la conduite des radicaux Suisses envers l'Europe; ils sont littéralement courbés jusqu'à terre devant les plus petits désirs de police de l'Autriche et de la Prusse. L'Europe armée en face contemple la France: que fera-t-elle? Remuera-t-elle son passé ou reprendra-t-elle sa noble place? C'est ce qu'un avenir prochain nous apprendra.

M. J. M. C.

Insitution pour les Sourds-Muets.

Parmi les œuvres que la charité catholique fonde avec tant de persévérance et de succès dans le Diocèse de Montréal, on ne doit pas oublier celle qui a pour objet l'instruction des Sourds-Muets en ce pays. Or, c'est une Institution de ce genre, qu'un Prêtre sous l'inspiration de son Evêque, a depuis quelque temps travaillé à réaliser, que nous croyons devoir mentionner de nouveau, en ce moment. Après avoir passé plus d'un an dans les préparatifs de son enseignement, et aussi dans la gêne à laquelle l'exposait l'exiguïté du local qu'il habitait, et qui encore était l'offrande généreuse d'un bon citoyen (M. Fr. Dufresne) du faubourg Québec, M. Lagorce est heureusement sur le point d'obtenir un logement plus convenable, tant pour lui que pour ses élèves; c'est la grande maison que Mgr. l'Evêque vient de faire construire sur le Côteau St. Louis (Mile end.) à la porte de la ville, par conséquent. Cette bâtisse, élevée sur le versant Nord-Est de la montagne, et sise sur un grand terrain donné par Mr. le Dr. P. Beaubien, est un édifice en pierre, à trois étages de 80 pieds sur 43, qui renferme, outre le logement des Instituteurs et des pensionnaires, une vaste chapelle à l'intérieur pour les exercices religieux tant des élèves que de la population environnante. C'est mardi matin, le trente Avril, que cette chapelle sera bénite et dès le lendemain, premier de Mai, on y commencera les exercices réguliers du Mois de Marie. Car c'est sous le patronage de cette glorieuse Vierge et sous la protection des Sts Anges-Gardiens, nous dit-on, que tout l'établissement sera placé.

Pour aujourd'hui, nous nous bornons à annoncer la bénédiction de la cloche du nouvel établissement, laquelle cloche sera bénite dans l'église Cathédrale, dimanche prochain, le 28, sur les quatre heures et demie de l'après midi. En donnant cet avis au public, nous croyons en même temps devoir l'engager particulièrement à assister à cette cérémonie et à favoriser de ses dons l'œuvre importante qui vient de naître. Cette Institution est encore privée de grandes ressources qui ont coutume de fonder des œuvres diocésaines ou nationales; mais les sympathies que lui donnent déjà plusieurs citoyens marquants, ainsi que l'utilité, nous pouvons dire la nécessité de l'œuvre en elle-même, tout nous assure, dès son début, les succès les plus consolants. D'ailleurs cette œuvre si bien secondée de toute la bonne volonté des Supérieurs ecclésiastiques et entourée des soins de la Religion, ne pourra pas manquer d'être bénie du ciel et de s'élever comme un nouveau monument de la Foi du peuple canadien.

Mois de Marie.

Voici le Mois de Mai qui nous arrive. Avec lui vont s'ouvrir, en tous lieux, de pieux exercices, à l'honneur de Marie. Tous les cœurs, que la douleur accable, soupirant après ce beau mois. Car l'expérience du passé relève toutes les espérances de l'avenir. Toujours le Mois de Marie a répandu l'odeur suave de ses célestes consolations; et il n'est pas une seule bouche qui puisse dire que la grâce, demandée dans ces jours de salut, n'ait pas été obtenue, quand la prière est sortie d'un cœur brûlant. Ce beau Mois voit briser autant d'auteurs à la gloire de Marie qu'il y a de maisons catholiques, disons mieux qu'il y a de cœurs consacrés à la divine Mère. Or, est-il un cœur qui aime Dieu, sans aimer Marie. Il ne s'en est jamais trouvé et il ne s'en trouvera jamais. Ce ne sont donc pas seulement nos églises qui alors retentissent de chants joyeux et s'embaument de prières ferventes; mais encore une multitude d'oratoires que la piété des fidèles ouvre à l'amour et à la reconnaissance pour une si bonne Mère. L'on comprend facilement que le Temple de Bonsecours ne sera pas oublié dans des jours qui rappellent tant de doux souvenirs et réveillent tant de tendres sentiments pour celle que tous les cœurs voudraient aimer comme elle mérite de l'être.

Le clergé de Montréal se propose d'ouvrir le Mois de Marie par un Pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours. Il croit avoir droit de mettre le pied sur ce seuil religieux avant tous les autres; et il veut user de son privilège. Il est à croire que les Evêques de la Province se trouveront alors réunis à Montréal pour leurs affaires.

Ils se proposent aussi d'aller frapper ce jour-là à la porte du Sanctuaire de cette glorieuse Dame qui ayant reçu d'un grand et saint Pontife le Titre de Secours des Caraïbiens, aime à montrer son pouvoir sous formes en faveur des Princes de l'Eglise. Ce sera Mercredi 1er Mai à huit heures du matin que les Evêques et le Clergé réunis se rendront à Bonsecours, pour ouvrir leur mois de Marie; et recommander les Fidèles confiés à leurs soins au cœur de celle qui aime et protège les Pasteurs et les Brebis.

M. O. Brownson, qui a fait une si profonde sensation ici par ses savantes Lectures est parti avant-hier pour Québec d'où il a reçu de pressantes invitations.

TEMPERANCE.

Nous apprenons avec plaisir que dans différentes paroisses on s'organise pour préparer des requêtes à la Législature, afin de demander la réforme des auberges; et en particulier le droit exclusif pour chaque localité de se choisir des aubergistes, quand elle croira en avoir besoin, sans qu'elle ait à craindre que l'exécutif lui impose ceux qu'elle repousse avec horreur parce qu'elle connaît qu'ils sont la cause des plus affreux désordres. Une chose si juste et si nécessaire, ne peut pas être refusée au peuple, s'il le demande en masse. Les représentants du peuple compromettraient leur influence, s'ils n'appuyaient pas les requêtes de leurs commettants. Le peuple n'a donc qu'à frapper aux trois portes de la législature; et il sera béni. Et pourquoi ne le serait-il pas, lorsqu'il demande à être délivré d'un fléau qui assurément lui a fait plus de mal que les trois châtiments qui l'ont visité.

Nous prenons la liberté de donner à chaque Paroisse quelques avis à l'adresse. 1° Chacun devrait signer sa Requête et la tenir prête pour le commencement de la Session. 2° Cette Requête pourrait être signée simultanément après une grand'messe de Tempérance. 3° Elle devra être écrite selon les formes adoptées par les Chambres et sur du papier préparé exprès pour les pétitions, car l'on sait que les Requetes qui ne sont pas revêtues de ces formalités ne sont point reçues. 4° Elles devraient être remises au Membre du Comité qui en les présentant les appuiera de son influence.

MARIAGES.

En cette ville, le 23 du courant, par Messire Pellissier, M. Isaac J. Bourguignon, typographe, à Delle, Dornille de Québec, tous deux de cette ville. A St. Germain de Rimouski, le 15 par M. Pierre Desrosiers-maisons dit Picard, M. J. B. Larrochette, marchand, de Ste. Flavie, à Delle. Adèle Lemieux, de St. Germain.

DECES.

En cette ville, le 23 du courant, à l'âge de 71 ans et 5 mois, Joseph Vallée, Ecr., marchand, juge de paix pour le district de Montréal, un des directeurs de la Banque de la Cité. Ses funérailles ont eu lieu hier.

A sa résidence, rue St. Nicolas, jeudi, le 25 du courant, M. Thomas Evans, typographe, âgé de 42 ans.

A St. Rémi, le 22, après une maladie de 4 mois, à l'âge de 28 ans et 3 mois, Dame Marie Clotilde Auguy, épouse du Dr. Dugas, maintenant à la Californie.

A Québec, le 21, après une courte et douloureuse maladie, souffrante avec la résignation d'une vraie chrétienne, Dame Julie Robitaille, épouse de M. Isidore Déri, à l'âge de 28 ans.

A Yamachiche, le 20 du courant, à l'âge de 62 ans et 3 mois, Dame Marie Bastien, femme de feu sieur Joseph Guilmet, après une maladie de 30 ans souffrante avec la résignation d'une véritable chrétienne.

A Ste. Anne-la-Poutrière, le 12, après une longue maladie, M. Nicolas Ouellet, à l'âge de 85 ans.

En Angleterre, le 12 mars, Dame Françoise LeCompte-Dupré, fille de feu Jean-Baptiste LeCompte-Dupré, Ecr., ci-devant de Québec et veuve de feu le général LeMoine de l'artillerie royale, âgé de 82 ans.

Mercredi, des suites des fièvres scarlatines, à l'âge de près de 4 ans, Marie-Louise-Antoinette, première née des enfants de M. Augustin Côté, propriétaire-gérant du Journal de Québec.

Mardi soir, M. Pierre Gingras, typographe, âgé de 27 ans. Il laisse pour le regrettable une épouse et trois enfants en bas âge.

AVIS.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION. La Corporation du Collège de l'Assomption donne notice à toutes les personnes qui sont enclenchées envers le dit Collège pour l'apurement ou instruction de leurs enfants, antérieurement au 1er août 1849, de venir solder leurs comptes, ou prendre des arrangements d'ici au PREMIER JUIN prochain sans faute. Faute de quoi leurs comptes seront mis indistinctement entre les mains d'un Avocat. S'adresser à M. Guibaut au Collège, ou au R. M. Dorval à la Cure, ou au sous-signe, l'un des membres de la dite Corporation chargé spécialement de cette affaire. L. J. C. CAZENEUVE. L'Assomption, le 26 avril 1850.

ARBRES FRUITIERS, ETC.

VENTE PAR ENGAN D'UN CHOIX D'ARBRES FRUITIERS, D'ARRAISSEUX A FRUITS ET A FLEURS, ETC., ETC. L. E. Soussigné agent pour JAMES DOUGALL, écrivain, propriétaire au

AVIS.

UN INSTITUTEUR bien qualifié pour tenir une école supérieure, en Français, demande une situation qu'il pourrait remplir immédiatement à des conditions très faibles. S'adresser au bureau des Melanges Religieux ou à l'Evêché de Montréal. Montréal, le 19 avril 1850.

AVIS.

ON recevra d'ici au 15 mai prochain, au Presbytère du Collège-Récollet, des propositions pour une allonge, un portail et deux toits à faire à l'église de la dite Paroisse. Les devis et conditions seront expliqués au lieu susdit. Toutes lettres devront être adressées, franc de port, à Sault-au-Récollet, 19 Avril, 1850.

LE MOIS DE MAI.

Le soussigné vient d'imprimer une superbe édition du MOIS DE MARIE. Cette édition est augmentée du Chemin de la Croix, d'un acte de consécration et de plusieurs Sa-tutations à la Ste. Vierge; elle est préférable sous tous les rapports à toutes celles publiées jusqu'ici en Canada, et ne se vend que le même prix. J.-Bte. ROLLAND. Montréal, N. 24, rue St. Vincent. 19 avril.

NOUVEAU MOIS DE MARIE.

NOUVELLE édition, augmentée des prières de la messe, des prières des dimanches, chemins de la croix, etc., etc., avec jolie figure. Pr x 7s. 6d. la douzaine. A vendre chez Montréal, E. R. FABRE et Cie. 2 Avril 1850. Rue St. Vincent N. 2.

(1) Nos lecteurs n'auront pas de nos sentiments sur ce passage. — Nous ne jugeons pas l'Angleterre; mais, nous ne jugeons pas non plus notre Correspondant. (R. M. R.)